

Aspects de l'interprétation dans le dialogue adulte-enfant

FRÉDÉRIC FRANÇOIS

(CNRS)

Professeur émérite, département de linguistique générale et appliquée

Université Paris V

On est conscient qu'il y a forcément quelque chose d'arbitraire dans les aspects ici sélectionnés où tous ceux qui se considèrent comme interprètes (et qui ne l'est pas?) ne se reconnaîtront pas, comme dans le choix du bref exemple ici présenté. De plus, ce qu'on en dit risque de ne pas ressembler à la «théorie» proposée.

A cela une double tentative d'excuses.

– D'une part il faut reconnaître que si on peut prétendre que «la vérité» est tendanciellement unique, il est de la nature d'une interprétation comme point de vue de ne pas se poser comme la seule bonne.

– On peut ajouter qu'une interprétation, comme un discours sur l'interprétation, ne peut fonctionner que dans la tension entre un discours forcément générique, ne serait-ce que par la généralité inhérente aux notions, et la résistance du concret à ce qu'on en dit. Le «réel» se manifeste aussi sur le mode du «oui, mais», du résidu.

CADRE DE L'INTERPRÉTATION

On voudrait insister sur les points suivants:

- 1) On part de l'idée, répandue, mais qui prend des formes variées, que l'on peut certes construire des savoirs génériques, légaux, des modèles, mais que la spécificité d'une expérience, d'un individu, d'un texte n'importe pas moins et n'est pas moins l'objet de la compréhension. D'autre part, que l'activité de l'interprète n'est pas différente de ce qui se passe lorsque deux personnes se rencontrent et se parlent hors théorie. Celui qui essaye d'interpréter explicite, systématise ce qui est déjà là dans la compréhension et l'incompréhension du dialogue quotidien. Il ne remplace pas un triste monde obscur des apparences par un beau monde des idées et des lois. En ajoutant, que dans les deux cas, la non-compréhension, le choc, l'obstacle sont des éléments constitutifs du rapport à ce qu'on rencontre. Le but n'est pas que tout devienne clair. Mais, au mieux, que l'opaque se manifeste comme tel.
- 2) Tout d'objet d'interprétation est partiellement ressemblant, partiellement spécifique. L'objet de l'interprétation concerne la relation entre le générique et le particulier : le roman et tel roman, l'imagination et telle façon d'imaginer, «l'enfant» et tel enfant. Dans tous les cas, le particulier ne se laisse pas ranger simplement sous le générique. D'autant qu'on peut soupçonner que le légal ne saisit pas d'essences au sens fort, mais constitue plutôt une simplification. Qu'en particulier, les supposées notions simples, principielles, «mot», «syntaxe», «sens» pour ce qui nous concerne, mais aussi «travail», «inconscient» ou «plaisir» ou encore des dichotomies comme «interne»? «externe», sont sans cesse à réexaminer.
Corrélativement, le particulier peut se manifester aussi sur le mode du *typique*, du «parti

culier symbolique». Qu'il y ait une relation de symbole entre tel sourire et telle femme ou ce qui sera pour moi la «femme par excellence» importe autant ou plus que la possibilité de dire le générique. Un élément particulier «vaut pour autre chose que lui-même». Ca ne relève pas de l'induction. Ou d'un type inférieur de savoir parce que non générique. Si l'on veut l'événement est deux fois irréductible comme événement et comme événement symbolique. Cette spécificité du particulier concerne aussi l'interprète et celui qui reçoit l'interprétation. Ou encore, on voit des domaines dans lesquels la décentration peut être aussi grande que possible, sur le modèle copernicien. A-t-on intérêt à être copernicien en politique, dans les choses de l'amour ou pour gérer sa propre vie? Ou s'agit-il alors d'un «faire semblant»? Ca n'exclut pas d'adopter des points de vue «un peu lointains», qu'on tente de faire partager, mais ça n'est pas de nulle part qu'on verra le mieux.

- 3) Par ailleurs, il n'y a pas de certitude de cette interprétation. Je peux ne plus la ressentir, l'oublier. Chacun de nous a des évidences perdues. Ou qu'il replace après dans un autre cadre. Chacun de nous peut seulement, pour lui-même ou pour les autres, reconstituer *un cadre dialogique imaginaire* dans lequel ces éléments passés ou différents vont se rendre plus ou moins communicables.
- 4) En même temps, il n'y a pas de métadiscours donnant le sens définitif d'une attitude, d'une proposition, mais «fuite du sens», comme l'illustre l'histoire, que ce soit celle du marxisme ou sur un mode plus bénin de Freud ou de Piaget. Chacun de ces auteurs apparaît comme ayant constitué un ouvert qui a permis de voir autrement les objets déjà donnés ou d'en voir d'autres. Cet ouvert est devenu savoir transmis avec toutes les conséquences fermantes qu'on sait. Que tel objet existe est une chose sur laquelle on peut s'accorder. Qu'on puisse toujours le considérer dans un autre ensemble, un autre cadre, une autre perspective et que la discussion porte davantage sur ces cadres, ces ouverts, ces points de vue, religion, politique ou quelque domaine qu'on voudra nous en donnent la preuve.
- 5) Ce changement de point de vue se fait dans la relation de respect et/ou de polémique au déjà-là des points de vue exprimés ou anticipés. Les notions de dialogue et de point de vue s'explicitent réciproquement. Si la vérité était unique, celui qui pense qu'il la sait pourrait annuler, ce que pensait Descartes, la pensée des autres. Ce n'est pas le cas.
- 6) L'interprétation ne porte pas forcément sur l'énigmatique. Il s'agit tout autant de s'interroger sur ce qui va de soi. On peut interpréter l'étonnant ou au contraire le familier. Il me semble que face à des textes nous ne sommes pas, le plus souvent, devant des énigmes à résoudre. C'est plutôt même ce qui va de soi mérite d'être interprété.
- 7) Il me semble que cette dichotomie: interpréter l'extraordinaire ou l'ordinaire se combine avec une autre. On peut l'illustrer à partir de la double démarche de Freud. A partir de l'énigmatique du rêve, la première forme de clarification se fait par le recours à l'ouvert d'un autre horizon, celui de l'association; ensuite, par la présence d'une interprétation-explicitation, la désignation d'un désir, d'un élément antérieur qui... En ce dernier sens, l'interprétation est du côté de la violence, en tout cas, de la clôture. Mais même l'interprète le plus ouvert, celui qui modalise ou diversifie le plus doit bien donner une figure assignable à ce qu'il dit, n'échappe pas à une certaine fermeture. Présentation dans un ouvert, mise en relation à un fermé notionnel constituent les deux pôles de l'interprétation.

8) Pour faire apparaître le lieu de l'interprétation, on pourrait distinguer trois possibilités. D'une part, les «vérités» que chacun est censé reconnaître une fois qu'on les lui a communiquées. La devinette, l'énigme du sphinx ou l'interprétation sémantique codée dans une langue qui fait qu'un «grand homme» n'est pas «un homme grand». A l'opposé il y a le mode de perception du sujet particulier: tel spectacle évoque tel aspect de ma vie passée ou me fait désirer telle ou telle chose. Enfin, il peut s'agir de justifier aux yeux des autres, d'éclairer, d'expliciter une façon particulière de voir sans, pour autant, la considérer comme universellement contraignante. Bref, la considérer comme point de vue.

Il me semble que ces trois aspects jouent sans cesse. Pour prendre un exemple linguistique, on pourrait trouver

a) une zone d'interprétation stabilisée, Celle de «papapapapa» comme constitué de «p» et non de «b». Et comme constitué de la répétition du terme «papa». C'est une interprétation où nous sommes potentiellement interchangeable. On peut l'appeler «savoir» ou «interprétation». Ce n'est pas un savoir légal, c'est une interprétation qui va du tout aux parties, du «haut» en «bas», du sens du message aux unités phoniques.

b) Interprétation qui n'est pas incompatible avec le fait que ce «même signe» ne peut vouloir dire la même chose pour l'enfant qui appelle et pour le père, dominé par exemple par l'image du rôle fécondeur de son sperme ou par l'angoisse sur la paternité.

c) On peut constituer un monde fictif, celui de l'interprétation au sens propre, où on raconte le conflit du «papapa» vu par le père et tel qu'il est «pour «l'enfant, forcément sous forme fragile et douteuse.

9) Si l'on veut mettre en place cette notion d'interprétation, il me semble qu'elle se fonde sur l'existence même d'un corps vivant. Un tel corps dessine du sens autour de lui en fait un interprétant, sens qui est un incorporel (on ne peut pas le montrer comme on montre un objet) qui relie le corps vivant au monde qui l'entoure. Un corps vivant s'entoure d'une aura d'imaginaire, d'un irréel ou d'un incorporel qui est sens. Inversement la relation de deux cailloux ne fait pas sens pour eux mais pour le tiers pour qui ils sont obstacle, moyens de construction, de tuer, de jouer ou de méditation sur les cailloux. Cette opposition d'un ouvert et d'un fermé, d'un incorporel et d'un corps déplace la problématique par rapport à celle du «signifiant» et du «signifié».

C'est aussi une invitation à ne pas poser une dichotomie primitive affect-représentation. Que nous puissions, plus ou moins, séparer l'affect de la représentation n'empêche pas que le représenté ou plutôt le présenté c'est d'abord «ce qui nous affecte». On peut se représenter ainsi le corps vivant comme ayant besoin, avançant, reculant, cherchant, jouant, rencontrant un réel favorable ou non favorable. Bref dire qu'un corps pensant, c'est un corps qui a un plus grand nombre de capacités d'établir des liens incorporels diversifiés au monde qui l'entoure. Ce n'est pas le langage en tant que tel qui importe ici, mais le langage comme multiplicateur d'incorporels et en particulier comme multiplicateur de mondes qui nous font participer à des «irréels», des «lointains», des «possibles». D'autre part, comme capacité à dire les incorporels déjà présents dans le lien du corps et du monde.

10) Après celui d'incorporel, le concept fondamental de l'interprétation est donc ici celui de «monde», de «mode», en partant de l'idée que l'animal est, sans doute, entouré d'un incorporel, l'homme d'un nombre indéfini d'incorporels. Ce peut être le domaine du

monde scientifique, celui du jeu, celui du rêve, celui de la pratique quotidienne, celui¹ de l'espace théorique et de sa relation avec l'espace de la vie quotidienne. Avec le problème que ces différents «mondes» peuvent entrer en conflit ou plutôt ne sont jamais donnés séparément, mais dans leur relation. Aussi que l'atmosphère qui caractérise chaque monde n'est pas forcément identifiable. Nous avons des rêves-rêveries, des rêves clairs, des rêves opaques... Le «donné», c'est le mélange de mondes différents. Non le monde de l'adulte et le monde de l'enfant, mais l'enfant dans/pour l'adulte. Pour chacun d'entre nous, le monde est en même temps partagé et non-partagé. Par exemple, quand on écoute un récit d'enfant, celui-ci est quelque part entre la demande de l'adulte, le culturel commun, l'irruption associative, ce que nous dirions et ce qui nous surprend. Si l'on veut le «monde» est «style», le style étant à la fois la façon de présenter le monde et par là de se présenter propre à chacun et la compulsion sinistre qui fait que chacun peut être caricaturé.

La base du rapport des mondes est alors la non-coïncidence de moi et des autres ou de moi et de moi et en même temps notre parenté plus forte que l'impression de séparation qui nous est familière. Ce qui justifie la définition de l'interprétation comme un art et non une technique ou une science, entre représentations et forces, significations locales ou globales, explicites ou atmosphériques, partagées et non-partagées. Ceci toujours avec un certain risque.

- 11) C'est sans doute dans la dimension du temps et plus spécifiquement dans les mouvements du texte ou plutôt des lectures du texte que le rôle du langage comme multiplicateur du sens est le plus manifeste.

Mais ces mouvements du texte ne sont pas donnés dans sa matérialité, seulement dans l'espace imaginaire de notre réception. Disons rapidement que ces mouvements peuvent être considérés comme changements de (micro-) genres.

Même si «genre» constitue de plus en plus une notion qui se gonfle, un exemple de ce qui fait que c'est ce qui sert à expliquer qui doit à son tour être expliqué.

On peut désigner par ce mot le médium entre l'hyper abstrait de la langue et la parole concrète d'un sujet avec tel interlocuteur. Un enfant ne se caractérise pas, me semble-t-il, par la masse de son lexique, de sa grammaire disponible, mais par ses «pratiques sémiotiques», première caractérisation des «genres»: discours dialogique/ monologique, en initiation/ en réponse (et avec quel type de reprise ou de déplacement), parlant d'objets présents ou absents (et sur quel mode), appartenant à tel ou tel domaine, à partir de quel discours déjà entendu, dans un mode lui-même attendu ou pas. Genres qui peuvent être identifiés par leurs formes, (juger, questionner), mais aussi, (surtout?) par leurs modes d'enchaînement: ajouter, commenter, revenir en arrière, micro-genres, pris dans les grandes conduites que sont décrire, raconter, argumenter, qui ne sont que rarement pures, parce qu'un récit par exemple est le plus souvent mêlé d'argumentation et de plaisir verbal, de commentaire, de jeu entre le déroulement textuel et le déroulement du dit.

En somme, notre objet d'interprétation sera les mouvements qui associent les différents genres et par là les différents mondes. En particulier ces genres vont être en affinité avec l'objet dont on parle ou créer un sentiment d'étrangeté. Ils seront en relation d'affinité avec celui qui parle. On aura l'impression que c'est lui qui parle ou non.

¹ Schutz Alfred, 1971, *Le chercheur et le quotidien*, tr.fr. 1987 Klincksieck, Paris.

Tout ceci se faisant pour un récepteur, en fonction de son horizon d'attente. Il y aura toujours tension entre un genre codé, attendu, et les genres tels qu'ils s'organisent dans le détour de texte et de la perception qu'en prend l'interprète. D'où l'aspect un peu comique de vouloir faire un inventaire des genres.

Un exemple.

On présente donc un dialogue un adulte et deux enfants de 5,7 et 5, 8 ans, extrait d'une thèse récemment soutenue². Parce qu'il me semble typique/symbolique au sens déterminé plus haut.

1 Ad.: Je vous avais demandé, la semaine dernière, de réfléchir à une histoire qui fait très peur!

2 Romain: Eh ben, on n'a pas pensé!

3 Louis: Si, moi, j'en ai pensé une, alors je te la dis?

4 Romain: Aussi, c'est à cause de de...

5 Louis: Mamita...

Cette saynète fonctionne selon la modalité du genre «préparatoire», «subordonné». D'autre part, les discours des enfants sont reliés à ceux de l'adulte, mais non impliqués (les enfants auraient pu raconter). Mais surtout, la signification dessinée par son mode de dire et non ce qu'elle dit est, pour moi, celle de l'euphorie du parler «libre», illustrant la définition du «sujet» comme celui qui participe au discours commun avec des déplacements de thème ou de genre selon les dimensions du complémentaire, du parallèle, de la paraphrase.

L'énoncé 1 est bien classiquement un cadrage. «Je vous avais demandé la semaine dernière de réfléchir» indique la place pédagogique en général. «histoire qui fait très très peur» renvoie à l'image de l'interlocuteur infantile.

L'énoncé 2 est une réponse qui garde le thème et le monde mais constitue un événement en introduisant des mouvements non prévisibles (pour moi):

- la reprise-modification de «réfléchir» par «(pas) pensé»,
 - la réponse négative, place par excellence d'un sujet.
 - la reprise de «vous» par «on», illustrant une caractéristique permanente du sujet langagier.
- Il est tout le temps particulier ou générique. En tout cas, interpellé en «tu», il n'est jamais obligé de répondre «je». Mais ici, c'est un «générique concret».

En revanche l'énoncé 3 reprend (énoncé parallèle-opposé) les deux autres. Avec «pensé» pris à l'un, «une» à l'autre. D'où un bel énoncé semi-grammatical.

La prise de parole est double, manifestant ainsi la subordination textuelle-sémantique de «réfléchir-penser» à «raconter-dire»). Du même coup, le sort de Louis se trouve déconnecté de celui de Romain.

² Leber-Marin Jocelyne, 1996, *La diversité des styles discursifs dans le dialogue des enfants en maternelle*, Université Paris V.

L' énoncé 4 obéit à une «règle» probable. Une consigne non respectée implique justification.

En 5 Louis pratique le vol de parole (ce qui est assurément autre chose que ce qui pourrait se ranger uniquement dans la dichotomie parallèle-complémentaire). Mais la suite nous assure qu'un certain référent reste commun. En quelque sorte le vol n'est pas exclusif de la parenté de «on».

La suite du texte est consacré à Mamita la conteuse, qui sert à expliquer pourquoi (?) Romain n'a pas d'histoire prête.

15 Adulte: Louis, tu as dit que tu avais une histoire à raconter, une histoire qui fait très très peur, et je vous avais demandé de la raconter tous les deux!

16 Louis: moi, j'veais dire le début!

17 Ad.: Allez, on t'écoute!

En 16 Louis «oublie» de facto que Romain n'avait pas «pensé» et l'histoire apparaît comme de nouveau potentiellement partagée. Avec une belle retraduction de «raconter tous les deux» en «dire le début».

L'HISTOIRE

18 Louis: moi, j' ai inventé une histoire! un/un jour/y'avait une sorcière qui avait des/ des cheveux aussi longs qu'une branche d'arbre, et pis et pis un nez très très pointu/ et elle était tellement puissante qu'elle pouvait trop/qu'elle pouvait prendre une fleur magique/ toucher une école ou bien une maison/ et elle se fait écrouler/ et aussi même des châteaux/ et et elle avait des doigts très crochus/// et puis/ et puis la sorcière un jour/ elle a vu un garçon et une fille et puis tous les filles i fallait qu'elles / qu'elles aillent dans les cages en oiseaux/ alors la fille elle y est allée dans la cage en oiseaux et pis le garçon, il a été transformé/ en statue et pis la fille qu'était en cage en oiseaux /i z'avait même sept mille en oi / en oiseaux / à toi maintenant Romain!

Ici, on voit l'articulation des genres: annonce, description, évaluation (ludique) par accumulation de traits qui appartiennent plus ou moins aux «sorcières codées». On voit plus particulièrement ici comment trois images trop fortes de l'interprétation ou mieux de l'élucidation parfaite ne peuvent fonctionner. Tout d'abord, celle selon laquelle il s'agirait de reconstituer l'intention du locuteur. On ne peut pas plus reconstituer exactement les sources. Ni non plus pourquoi le jeu du mélange se passe exactement ainsi. Pas plus que nous ne pourrions faire la part exacte du conscient et de l'inconscient, du programmé et du, de ce qui est part de cohérence et de ce qui est part de rupture. Il y a une atmosphère générale de jeu: l'enfant n'a peur ni de se tromper, ni de ce qu'il évoque. Reste que dans cette liberté, tout se passe comme si l'intensification devenait un organisateur plus fort que la narration.

D'où le comique de l'appel autoritaire à Romain et la réponse piteuse de celui-ci:

Romain: oui, la suite...j' m en rappelle plus.

L'adulte essaye alors de sauver la face (!) de son interlocuteur.

20 Ad: Tu as peut-être une autre histoire qui fait très peur?

21 Romain: Oui une fois, une fois, une s... une sorcière a avec des cheveux qui pouvaient aller jusqu'à l'espace/ qui pouvaient / qui pouvaient/ des man... manger un fantôme/ et pis qui pouvaient transformer des gens en morts et et et des épaules très très très hautes/ et puis des bras /quand quand elle les met en l'air / elle va jusqu'à l'espa... / i vont jusqu'à l'espace/ et la sorcière aussi elle va jusqu' à l'espace/// et la sorcière une fois / elle a rencontré/ elle a vu de loin une école/

Ici, Romain donne un parfait exemple de création analogique par reprise du thème de la sorcière et du genre évaluation / intensification. Ainsi dans le passage des «cheveux aussi longs qu'une branche d'arbre» en «cheveux qui pouvaient aller jusqu'à l'espace». Avec, venu d'ailleurs, «manger un fantôme», ce qui, à ma connaissance, n'obéit pas aux règles ordinaires du conte, de même que «transformer les gens en morts» a sa part de génie dans l'utilisation lexicale à la limite de la norme codique exactement comme «aller jusqu'à l'espace». Ici encore, le choix entre conscient et non-conscient n'est pas relevant.

On peut insister plus généralement sur le mélange. Les sorcières appartiennent à un monde fictif codé. Les enfants sont «symboliques» si l'on entend par là qu'ils appartiennent à la fois au monde fictif et réel. Du même coup, ça fait changer le monde où apparaissent les sorcières: à l'école.

22 Louis: ou un monstre

23 Romain: non

24 Louis: Ah si ! une école !

25 Romain: une école et pis elle s'est dit: ah oui, je vais y aller pour voir si elle est fermée ou ouverte
(rires).

Ici, c'est bien le mélange qui domine et le plaisir du libre jeu. Si le fantastique est le va-et-vient entre le quotidien et l'imaginaire codé, alors les enfants réinventent le fantastique. Mais c'est pour retrouver ensuite une histoire de sorciers et de sorcières, de mariage, s'orientant vers une conclusion euphorique.

32 Ad.: Et comment se termine l'histoire ?

33 Louis: Et puis/ et puis tout l'monde fut heureux ! et pis par / et et les... qui sont pas gentils / i sont pas trop heureux et i continuent toujours à transformer les autres.

La traduction en termes abstraits serait un peu ridicule. En tout cas, on peut dire qu'ici aussi l'enfant reprend en la modifiant la norme de la fin morale. De même que son métadiscours n'était pas prévisible:

En 36 L' adulte demande:

Ad.: Tu es d'accord avec Louis, Romain? Cette fin de l'histoire te plaît?

Et Romain répond: ben/ j'voudrais mieux une autre fin mais j'en ai pas une autre!

Puis, après avoir réécouté l'enregistrement :

– J' étai pas d'accord pasque ça , c'est dans une autre histoire.

Ce qui nous écarte de toute idée d'enfants sans coopération et sans métadiscursivité.

ET ALORS?

Il me semble que l'enfant ici n'est pas un pré adulte ou un pauvre être pris dans sa mentalité infantile. C'est un exemple typique de l'alter ego, de quelqu'un qui fait pour une part les mêmes mouvements que nous, pour une part, des mouvements que nous ne pourrions pas faire.

Et le maintien du thème et beaucoup de séquences codées (noms, anaphoriques, connecteurs...) sont du côté de la cohésion-cohérence. Si le texte fonctionne, c'est qu'il est fait aussi de mouvements inattendus, changements de genres et de mondes, dans un entour global qui est celui de la parenthèse par rapport au sérieux, du jeu partagé, où chacun, dans ses enchaînements-déplacements, se surprend et surprend l'autre.

Certes, une interprétation se caractérise aussi par tout ce qu'elle écarte. Ici, par exemple le cadre «sociologique»? : on demande à des enfants de raconter. On est donc loin d'une scolarité par exemple où l'enfant ne doit que répéter. D'autre part, je ne suis ni parent ni pédagogue. Encore moins connaisseur des «opérations de l'esprit». Ce qui fait que ni la corporéité des enfants n'entre dans mon interprétation, ni non plus ce qui les caractérise comme bons ou mauvais élèves. De même que je ne perçois pas ces textes en tant que ce que les enfants pourraient en faire plus tard. Pas plus non plus que par rapport à leur désir supposé ou à ce qu'ils ne disent pas. Il me semble que je les traite comme «auteurs», sujets qui disent quelque chose, sans qu'on s'occupe de savoir comment ça leur vient.

La question serait alors de savoir pourquoi les textes d'enfants sont pour nous adultes plus «amusants» que les (beaucoup de) textes d'adultes. Je pense parce que leurs incompétences leur permettent mieux que nos compétences de faire fonctionner la mise en mots pour elle-même. D'où la légitimité de les considérer comme auteurs.